PORTRAIT DU PERSONNAGE MARGINAL CHEZ LES NATURALISTES: CAS DE CABUCHE DANS *LA BETE HUMAINE* DE ZOLA

Famahan SAMAKÉ
Université Alassane Ouattara

Résumé :

Zola était un maître dans la création et dans l'élaboration du personnage anthropomorphique au XIXè siècle. Dans cet article, nous nous intéresserons aux personnages marginaux dans les Rougon-Macquart dont Cabuche, dans La Bête Humaine, est le prototype. Cet article brossera le portrait de ce personnage en vue d'étudier sa spécificité narratologique. En partant du postulat que chez Zola les marginaux sont à prendre en compte dans la société, on peut s'attendre à ce que Cabuche soit un cas symptomatique de névrosé qui nous en apprend beaucoup sur la psychologie de l'être humain en décalage et en déphasage avec la société qui l'entoure. Il nous siéra de faire usage de la psychanalyse de Sigmund Freud sans négliger l'approche sémiotique, notamment sur les travaux de Philippe Hamon, pour mieux appréhender ce personnage atypique jusque dans son nom. La marginalité est sans doute une question d'altérité.

***Mots-clés**: personnage; marginal; névrose; sexualité; naturaliste.*

Abstract:

Zola was a master at creating and developing anthropomorphic characters in the 19th Century. In this paper, we shall focus on marginal characters in The Rougon-Macquart series, of which Cabuche, in La Bête Humaine, is the prototype. This article will paint a portrait of this character aiming to study his narratological specificity. Starting from the assumption that, in Zola's works, marginalised characters are to be fully integrated into society, we can expect Cabuche to be a symptomatic case of the neurosis that teaches us a lot about the psychology of human beings that are out of step and out of sync with the society at large. We will draw on Sigmund Freud's psychoanalysis without neglecting the semiotic approach, particularly the works of Philippe Hamon, to better understand this atypical character, atypical even through his name. Marginality is, undoubtedly, a question of otherness.

REVUE **ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO** *Vol 2N° 5 – Octobre 2025*

Key words: character; marginal; neurotic; sexuality; naturalistic.

Introduction

Le dix-neuvième siècle marque l'âge d'or du roman sous tous les angles, surtout celui où le personnage littéraire a vraiment fait fortune tant il ressemblait alors à la personne humaine: il avait alors un nom, une filiation, un emploi, une famille, une psychologie poussée, et menait une "vie" pleine de péripéties. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se référer aux nombreux travaux du professeur Philippe Hamon sur le personnage naturaliste en général, et sur ceux de Zola en particulier. Dans cet article intitulé *Portrait du personnage marginal chez les naturalistes: cas de Cabuche dans La Bête Humaine de Zola,* nous essayerons d'examiner la question de la marginalisation sociale de personnage littéraire dans le roman naturaliste. Nous nous interrogerons sur les caractéristiques générales de la marginalisation sociale et sur la manière particulière dont ce personnage marginal typique a été campé par l'auteur d'un point de vue narratologique. On s'interrogera aussi sur la manière dont son portrait physique et moral le prédispose à une suspicion illégitime au point qu'on lui colle sur le dos un crime crapuleux dont il est parfaitement innocent. Notre méthode d'analyse sera à la fois psychanalytique et narratologique. Nous suivrons notamment les travaux de Freud, de Philippe Hamon, de Bertrand-Jennings et de Claude Seassau. En partant du postulat que chez Zola, le romancier naturaliste en chef, le personnage est frappé d'un déterminisme génétique, on peut s'attendre à ce que Cabuche entre dans le récit de *La Bête Humaine* avec un déficit héréditaire énorme, qui explique ses excès de conduite. Notre démarche partira d'une revue des questions théoriques sur la notion du personnage en général, en tant qu'entité narratologique, avant de nous pencher sur le portrait physique et moral du personnage marginal qu'est Cabuche. Enfin, nous étudierons la notion de marginalisation appliquée à ce

REVUE **ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO** *Vol 2N° 5 – Octobre 2025*

personnage typique et ses implications à la fois diégétiques et sociales.

I. Quelques notions théoriques sur le personnage

À la naissance de la critique littéraire, si on a souvent confondu le personnage littéraire et romanesque avec la personne humaine, tout comme on a confondu le narrateur avec l'auteur, la critique littéraire a changé d'approche en reconnaissant que le personnage littéraire n'a que de la ressemblance avec la personne, et rien de plus. La notion d'*être de papier,* qui s'applique au personnage littéraire, est désormais un acquis.

1.1. Être de papier, lisible et prédéterminé

Nous devons la notion d'*être de papier* à Paul Valéry, qui l'a consignée dans une formule heureuse ayant fait date en critique littéraire : *« Superstitions littéraires — j'appelle ainsi toutes croyances qui ont de commun l'oubli de la condition verbale de la littérature. Ainsi existence et psychologie des personnages, ces vivants sans entrailles »*[1].

Perçu sur ce plan narratologique, Cabuche sera, par conséquent, appréhendé comme un vivant sans entrailles, n'ayant vécu et ne vivant que dans le microcosme textuel de *La Bête Humaine* de Zola, où il fait figure de marginal. Toutefois, nous allons aussi l'appréhender dans ce que Philippe Hamon nomme détermination et prédétermination du personnage romanesque naturaliste.

Par ailleurs, Zola n'a jamais fait mystère du déterminisme qui frappait ses personnages romanesques. C'était même un pendant superlatif du naturalisme qu'il a théorisé dans *Le Roman Expérimental* (1880) et dans d'autres écrits sur le naturalisme. Cependant, nous devons au professeur Hamon la

[1] Paul Valéry, *Tel Quel,* Paris, Gallimard, 1941, p. 221.

REVUE ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO Vol 2N° 5 – Octobre 2025

mise en lumière du prédéterminisme du personnage naturaliste, notamment depuis les *Ébauches* des romans de Zola. Hamon affirme, en effet : *« Avant d'être déterminé par une hérédité, des influences, des milieux, etc., le personnage zolien est donc prédéterminé, ce qui n'était pas évident a priori pour un personnage relevant de l'esthétique réaliste-naturaliste »*[2].

Ainsi, dès l'*Ébauche* de *La Bête Humaine*, Cabuche avait obtenu le rôle du marginal, du parfait bouc-émissaire. Cette prédétermination agira sur lui tout au long du roman jusqu'à la conclusion hâtive de l'enquête menée par le procureur Denizet, qui le désigne comme le principal suspect dans l'affaire du meurtre du président Grandmorin. L'épithète *marginal* s'applique à un personnage perçu par les autres un individu étrange, qui sort de l'ordinaire, celui que l'on accuse aisément de crime, et qui n'a pas assez d'intelligence ni d'éloquence pour articuler son innocence.

Cependant, le professeur Hamon va plus loin en posant que le personnage naturaliste est délégué à la lisibilité. Dans son livre consacré à l'étude du personnel romanesque dans *Les Rougon-Macquart*, Hamon écrit ce qui suit : *« Le personnage zolien, posons-le ici tout de suite, sera un personnage lisible et délégué à la lisibilité. […] Lieu et objet de lisibilité, il sera aussi opérateur de lisibilité »*[3].

Cette lisibilité du personnage est une des caractéristiques principales de l'écriture zolienne. Ainsi, dès sa désignation, on saisit la fortune programmatique de Cabuche dans le récit comme un personnage borné, sans intelligence, bref, comme une vraie brute au sens que Geoff Woollen donne à ce mot, c'est-à-

[2] Philippe Hamon, *Le personnel du roman: le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, Genève, Droz, 1998, p.55.

[3] Philippe Hamon, *Le personnel du roman: le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, op. cit. p. 38.

dire un individu dont les traits sémiques sont la sauvagerie, la rudesse, l'inachèvement, l'incomplétion, la régression, le type primitif[4].

Toutefois, aux critères de lisibilité et de prédéterminisme, Hamon ajoute celui de territorialisation au personnage naturaliste, qui est une de ses caractéristiques essentielles.

1.2. Une territorialisation différentielle

Hamon entendait par là que le personnage naturaliste en général, et zolien en particulier, ne saurait être dissocié de son espace tant l'un complète et enrichit l'autre. Chez le critique, la notion de *« territorialisation du personnage »* s'explique en ce que l'espace construit le personnage autant que celui-ci le construit[5]. Il y a donc une relation d'intimité et de complémentarité entre le personnage et son espace au point où il serait illusoire de prétendre conduire une étude exhaustive d'une œuvre littéraire, romanesque de surcroît, en passant outre une seule de ces deux instances narratologiques.

Dans le cas d'espèce, la demeure de Cabuche est appelée *« grotte »* dans la bouche des autres personnages, du début à la fin du roman, comme pour le placarder dans la catégorie de l'homme primitif, celui de la caverne et de la grotte, qui n'avait pas encore suffisamment été civilisé pour bâtir et habiter dans une maison. Dans un monde où le chemin de fer et la locomotive sont devenus roi et reine, habiter dans une grotte met Cabuche totalement en marge de la révolution industrielle qui marque la fin du dix-neuvième siècle en France. Il est comme retiré du monde moderne, dans cette grotte, en marge du progrès technique et technologique. Tout se passe comme s'il s'agrippait désespérément à un bout d'histoire lointaine, celle de l'âge de pierre. Et c'est précisément ce qui le rend étrange aux

[4] Geoff Woollen (éd.), « Des brutes humaines dans *La Bête Humaine* », in *Zola, La Bête Humaine : Texte et Explication*, Glasgow, University of Glasgow French & German Publications, 1993, pp. 150-168.
[5] Philippe Hamon, op. cit. p. 205-222.

REVUE ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO Vol 2N° 5 – Octobre 2025

yeux de ses contemporains dont la mentalité épouse la modernité et le progrès technologique et industriel. Comme il semble venir d'un monde aussi ancien où la force dominait sur l'intellect et le droit, les personnages civilisés autour de lui se méfient de lui et le croient capable de violence et de crime. Cela pose le problème profond de l'altérité : le regard de l'autre est un jugement défavorable sur l'individu, parfois même une condamnation sans fondement ni jugement – au sens juridique du vocable-, puisque ledit jugement ne s'appuie sur rien d'autre que l'apparence physique et l'allure suspecte du personnage marginal. Dès lors, il est légitime de considérer que le vrai problème des marginaux, c'est précisément le regard condescendant et le jugement sévère que les personnages dits normaux portent sur lui. Sur le plan social, ce regard des autres est porteur de bien des conséquences graves qui ne s'arrêtent pas qu'à la perversion du cours de la justice, comme c'est le cas dans *La Bête Humaine* de Zola. Il conduit aussi à une déchirure du tissu social, à exacerber les tensions communautaires et sociales jusqu'à saper les fondements mêmes de la société tout entière.

Ainsi, Cabuche évolue dans un espace donné, qui est sa *« grotte »*, ainsi que le narrateur et les autres protagonistes désignent sa demeure, ce qui le rattache à l'homme primitif, à la brute. Son portrait physique et moral, tel que campé par le narrateur, est comme une condamnation d'office, qui est prononcée avant même qu'un crime ne soit commis, ou qu'un seul élément de preuve ne soit réuni contre lui.

II. Un portrait physique et moral différentiel

Pour mieux aborder la question du physique de Cabuche, il serait à propos de nous appesantir premièrement sur sa désignation.

REVUE **ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO** *Vol 2N° 5 – Octobre 2025*

2.1. *Une désignation différentielle*

Le nom de Cabuche sonne comme l'association de *« caboche »* et de *« buche »,* soit, par pure dérogation, une *« tête »* qui ressemble à un gros morceau de bois destiné à être mis au feu. Seassau partage cette acception de Cabuche comme une *« caboche vide »,* un simple d'esprit, qui manque totalement de malice ; en somme, une vraie *« bête humaine »,* qui rime avec le titre du roman[6]. Dès ce prédicat onomastique, Cabuche est déjà un personnage atypique, un marginal, un être étrange au milieu des siens, et un étranger en son propre pays. On peut deviner, dès sa désignation, qu'il manque manifestement d'intelligence et de finesse dans ses actions, ce qui le place fermement dans la catégorie des *« brutes »* comme le conçoit Woollen[7]. Pour ce critique, il ne fait aucun doute que Cabuche est une vraie brute, un individu puéril dont le développement mental s'est arrêté au stade infantile. À propos, dans la terminologie d'Hamon, Cabuche est victime d'*« une enfance prolongée »*[8]. Mais, ce qui nous intéresse ici, est davantage son portrait physique.

2.2. *Une laideur différentielle et antipathique*

Le personnage de Cabuche est comme inachevé dans sa création, incomplet, comme mal ébauché par l'artiste censé le sculpter à grands coups de hache. Il est comme une sculpture grossière, massive, maladroite, inesthétique, disgracieuse, bref, une masse dépourvue d'esprit. On pourrait paraphraser Oscar Wilde en estimant que cette laideur physique, qui est une des caractéristiques du personnage marginal, se trouve justement dans les yeux du solliciteur, dans le regard de l'autre, qui le

---

[6] Claude Seassau, *Émile Zola, Le Réalisme Symbolique*, Paris, José Corti, 1989, p. 38.

[7] Geoff Woollen, « Des brutes humaines dans La Bête Humaine », in *Zola, La Bête Humaine : Texte et Explication,* op. cit. p.168.

[8] Philippe Hamon, *Le personnel du roman: le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, op. cit. p. 202.

REVUE ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO Vol 2N° 5 – Octobre 2025

perçoit comme laid. Cette altérité conduit donc à une attitude dédaigneuse et abusive.

Cabuche apparaît ainsi comme un homme pourvu d'une trop grosse tête, d'un visage maussade et carré, c'est-à-dire comme un homme qui a le visage du criminel parfait, tel que l'autre se figure la tête d'un criminel. C'est cette tête qui conduit l'inspecteur enquêteur à penser que Cabuche est le parfait suspect dans l'affaire du meurtre du président Grandmorin. Il est le reflet même du portrait-robot de l'assassin-typique. Lors de son audition par le procureur Denizet, le narrateur le décrit comme suit :

> Ils se retirèrent sur un signe du juge, et Cabuche resta seul au milieu du cabinet, ahuri, avec un hérissement fauve de bête traquée. C'était un gaillard, au cou puissant, aux poings énormes, blond, très blanc de peau, la barbe rare, à peine un duvet doré qui frisait, soyeux. La face massive, le front bas disaient la violence de l'être borné, tout à la sensation immédiate ; mais il y avait comme un besoin de soumission tendre, dans la bouche large et dans le nez carré de bon chien. Saisi brutalement au fond de son trou, de grand matin, arraché à sa forêt, exaspéré des accusations qu'il ne comprenait pas, il avait déjà, avec son effarement et sa blouse déchirée, l'air louche du prévenu, cet air de bandit sournois que la prison donne au plus honnête homme. La nuit tombait, la pièce était noire, et il se renfonçait dans l'ombre, lorsque l'huissier apporta une grosse lampe, au globe nu, dont la vive lumière lui éclaira le visage[9].

[9] Émile Zola, *La Bête Humaine* in *Œuvres Complètes* de Zola, Delphi Classics, Version 2, Amazon Kindle Edition, 2011, localisation: 157981.

REVUE **ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO** *Vol 2N° 5 – Octobre 2025*

Notons cependant que Cabuche est un personnage embrayeur, pour emprunter le mot de Philippe Hamon, puisqu'il n'appartient ni à la famille des Rougon, ni à celle des Macquart, encore moins à celle des Mouret ou des Lantier, qui sont les alliées des deux premières par mariage. On sait également qu'il est un actant sexuel qui s'inscrit dans l'animalité, dans la bestialisation, et, dans la perversion sexuelle, selon la catégorisation dressée par Freud. Or la perversion admet pour paradigmes : *« la bestialité, l'exhibitionnisme, le fétichisme, le masochisme, la nécrophilie, le sadisme, etc. »*[10].

En effet, au fur et à mesure que le récit se déploie, de multiples indices montrent que Cabuche est un sujet sexuel fétichiste, qui vole les mouchoirs usagés de son objet-valeur sexuel, Sévérine Roubaud, qu'il garde dans *« sa grotte »* aux seules fins de les renifler. Cette manière de satisfaire sa libido – ne serait-ce que par un moyen olfactif - avec celle qu'il aime, tombe très exactement sous le coup de la description freudienne de l'inversion sexuelle :

> Nous avons établi de tous les cas examinés que les futurs invertis traversent, au cours des premières années de leur enfance, une phase de fixation très intense et cependant éphémère à la femme (le plus souvent la mère) et qu'après avoir surmonté cette phase, ils s'identifient à la femme et se prennent eux-mêmes comme objets sexuels, autrement dit que, partant du narcissisme, ils recherchent de jeunes hommes semblables à leur propre personne, qu'ils veulent aimer comme leur mère les a aimés eux-mêmes[11].

[10] Sigmund Freud, *Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité,* Paris, Gallimard, 1923, p. 50.
[11] Sigmund Freud, *Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité,* op. cit. p. 50.

REVUE **ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO** *Vol 2N° 5 – Octobre 2025*

Plus loin, Freud affirme qu'*« Il n'est pas rare que l'absence d'un père fort dans l'enfance favorise l'inversion »*[12].

Toutefois, étant donné que Cabuche n'est qu'un personnage embrayeur, le lecteur ne dispose pas d'assez d'*informants* – au sens que Barthes donne à ce mot – qui puissent aider à vérifier si l'enfance de ce personnage est conforme aux théories de Freud. Barthes oppose en effet les *indices* aux *informants*[13] en ce sens que les premiers sont disséminés dans un récit, et c'est une fois recoupés, regroupés et analysés, qu'ils permettent de tirer des conclusions là où les derniers sont des données pures, et qui sont immédiatement signifiantes. Hélas, le lecteur ignore presque tout de l'origine et de l'enfance de Cabuche. On ne sait qui sont ses parents, ni s'il a grandi dans une famille monoparentale où seule la mère était présente.

Notons que le reniflement des mouchoirs utilisés par l'être aimé est un arrêt aux relations intermédiaires, selon l'explication scientifique que Freud donne à cette forme de perversion sexuelle.

Au total, non seulement le faciès de Cabuche ne rassure pas les autres, mais son tempérament nerveux le dessert et l'enfonce davantage. Le narrateur le désigne tantôt par *« bête traquée », « bête féroce », « bon chien »,* tantôt par *« la brute ».* Si l'espace définit réellement le personnage qui l'occupe, alors Cabuche et son logis sont tous les deux suspects aux yeux des personnages socialisés dans le roman, qui ne comprennent pas qu'un homme solitaire puisse vivre en pleine forêt, retiré du monde, en pleine ère de révolution industrielle et de progrès social. Cette suspicion qui frappe le personnage marginal n'a cependant point de légitimité réelle en dehors de ses sautes d'humeur, qui le poussent à s'engager dans une violence verbale, à prononcer des menaces du genre *« courir saigner les gens tout de suite ».*

---

[12] Ibid. p. 52.

[13] Roland Barthes : *Introduction à l'Analyse Structurale des Récits* dans *Communications, 8,* Paris, Seuil, 1982, p. 15.

REVUE **ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO** *Vol 2N° 5 – Octobre 2025*

Si l'on pousse plus avant l'investigation, on se rend compte de ce que l'animalisation métaphorique de Cabuche s'amplifie davantage dans son rapport métonymique avec sa maison, *« une tanière perdue », « une grotte »* située *« en pleine forêt », « au fond des bois ».*

2.3. Une domiciliation différentielle : la brute des grottes

La brute est l'homme non civilisé, celui qui vit encore dans la caverne, et qui est d'une intelligence déficiente. Sa maladresse et sa gaucherie se conjuguent avec sa colère bestiale. Dans les romans de Zola, il existe plusieurs brutes dont Hilarion et Buteau dans *La Terre,* ou Cabuche dans *La Bête Humaine.* Les traits sémiques qui leur sont communs se déclinent comme suit : [+ brutal], [+ violent], [+ pervers sexuel], [+ névrosé], etc.

Comme Cabuche est une brute, il n'est pas encore suffisamment civilisé pour prétendre se marier. Cela ne signifie pas qu'il n'a point de sexualité, loin de là. Cabuche est tout simplement un sujet sexué, qui s'arrête aux relations intermédiaires, selon la terminologie de Sigmund Freud. Il tombe alors dans le fantasme et le fétichisme en se contentant de collectionner les objets apparemment insignifiants ayant appartenu à Sévérine Roubaud, son objet-valeur sexuel. Les anciens mouchoirs de cette dernière sont ainsi gardés chez lui comme des trésors inestimables, qui le rattachent à celle qui les a possédés avant lui. Il espère ainsi sentir le parfum de Sévérine et, posséder ces mouchoirs revient, dans la perception de Cabuche, à tenir des bouts de sa bien-aimée, dans une perception synecdochique particularisante.

Pour répondre à la question de savoir pourquoi il ne lui fait aucune avance, s'il l'aime tant, il affirme que Sévérine est tout simplement trop raffinée et trop sophistiquée pour être avec un homme tel que lui. C'est dire que le personnage marginal finit par accepter le jugement péjoratif que les autres portent sur lui. Psychologiquement, il accepte le dédain et le mépris des

REVUE **ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO** *Vol 2N° 5 – Octobre 2025*

autres au point de cultiver un gros complexe d'infériorité. À ses propres yeux, sa valeur humaine chute au point qu'il accepte sa propre infériorité par rapport aux autres, qu'il trouve parfaits. Le personnage marginal est apparemment conscient de son statut d'*outsider*. Il sait porter sur soi – ego - un jugement sans appel, après qu'il a été habitué au jugement dédaigneux des autres - alter. Il sait qu'il est différent des gens dits normaux ; il sait qu'il n'entre pas dans les canons esthétiques et sociaux conventionnels. Il trouve ainsi un refuge dans les fantasmes sexuels, dans le vol des mouchoirs usagés de sa bien-aimée, qu'il renifle, comme un chien, confirmant ainsi son animalité.

III. Une interaction différentielle avec la société.

Un marginal est, par définition, un individu qui a peu d'interaction avec la société. Il est à la marge, comme marchant en parallèle avec ses contemporains, non pour se mélanger avec eux – cohabiter, s'insérer ou s'intégrer à la société – mais pour ne point faire partie d'eux. Pour emprunter le mot des anglo-saxons, c'est un *outsider*, c'est-à-dire un autre, qui vient du dehors, ou qui vit en dehors de la société. C'est cela qui représente une menace potentielle pour son prochain, le sujet sociable.

3.1. En conflit avec la société tout entière

Parfois, le marginal est un *drifter* pour emprunter un autre anglicisme. En effet, le marginal est peu sédentaire : il est mal logé, ou ne l'est pas du tout. Il est parfois itinérant dans les romans de Zola. Il marche beaucoup et se déplace sans cesse d'un espace donné à un autre. On le croise toujours là où on s'attend à lui le moins. Il inspire, par ce fait même, la peur chez les individus sociables qui le rencontrent soudain, comme surgissant de nulle part. C'est pourquoi le marginal inspire la peur, et même la frayeur, chez les autres.

REVUE ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO Vol 2N° 5 – Octobre 2025

De plus, Cabuche se trouve à la fois en conflit avec Roubaud, l'époux de Sévérine, son objet-valeur sexuel, et avec le président Grandmorin, celui qui a abusé d'elle dès son enfance. Le personnage marginal est au cœur des luttes de classe et de tous les conflits qui enrichissent le roman. On peut affirmer qu'il est ainsi indispensable à l'économie du roman. Paradoxalement, s'il fait la fortune du roman, le roman ne fait pas forcément la sienne.

Au contraire, dans *La Bête Humaine*, tout cela concourt à faire passer Cabuche pour le suspect parfait dans le crime crapuleux dont Grandmorin est la victime. En conséquence de ce qui précède, le procureur Denizet ne se creuse point les méninges pour chercher au loin un coupable puisqu'il tient Cabuche, un marginal, qui a la mine parfaite du suspect idéal. Si l'aspect physique du personnage lui donne la tête de l'emploi, celui de l'assassin, qu'en est-il de son portrait moral ?

3.2. Une menace permanente

Certes, Cabuche semble être le moins violent de tout le personnel du roman au point de passer pour le seul être sensible et le seul qui soit inoffensif dans *La Bête Humaine,* comme l'a judicieusement souligné Seassau[14]. Cependant, soulignons-le avec force : si Cabuche est inoffensif, c'est seulement dans les actes qu'il pose. Il en va tout autrement pour son langage qui est extrêmement violent, et toujours menaçant. Impulsif et irascible comme l'homme de la caverne, il nourrit l'ambition de régler leur compte à tous ceux qui font du mal à l'être aimé, Sévérine Roubaud, au premier rang desquels se hisse le pédophile incestueux, le président Grandmorin. La sœur du président, témoignant contre lui devant le procureur Denizet, parlait ainsi de Cabuche : *« Il était réellement fou de rage, il répétait dans tous les cabarets que, si le président lui tombait sous la main, il*

[14] Claude Seassau, *Émile Zola, Le Réalisme Symbolique*, op. cit. p. 38.

REVUE **ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO** *Vol 2N° 5 – Octobre 2025*

le saignerait comme un cochon… »[15]. Pour ne pas arranger son cas, le suspect lui-même fait cette déclaration qui le condamne : *« Ah ! Nom de Dieu, le cochon ! J'aurais dû courir le saigner tout de suite ! »*[16].

Pour la société qui l'entoure, Cabuche est très certainement un danger permanent en raison de ce qu'il est un repris de justice : il a été condamné précédemment à cinq ans de réclusion criminelle pour avoir tué un homme dans un cabaret. Sorti de prison après quatre ans de détention, le procureur Denizet et les autres jettent sur lui un regard condescendant et de suspicion. Pour eux, il a déjà tué un homme et il est clair qu'il peut en tuer un autre, le président Grandmorin, surtout qu'un mobile y est tout trouvé : Cabuche est secrètement amoureux de Sévérine, et il était informé de ce que celle-ci avait été abusée par son père adoptif, pendant plusieurs années. Pour eux, la jalousie morbide est le motif tout trouvé de l'assassinat et il ne fait aucun doute que le suspect est le coupable.

Pour autant, le narrateur et ses lecteurs savent bien que Cabuche est parfaitement innocent et que le véritable coupable n'est rien d'autre que Roubaud, le mari cocu. Si par la manipulation de la focalisation dans le récit, le procureur Denizet et tous les témoins entendus sont soigneusement gardés loin de la vérité, s'ils sont tenus dans l'obscurité totale sur ce point, le narrateur et ses narrataires connaissent toute la vérité, depuis le début du roman : ils savent, car ils ont pu voir que Roubaud a assassiné son beau-père en présence de son épouse. Aussi assistent-ils impuissants à une perversion grossière du cours de la justice et à l'accablement d'un innocent tandis que les coupables respirent l'air de la liberté, lavés de tout soupçon. Comme le narrateur et ses narrataires sont hétérodiégétiques, ils ne sont pas dans la diégèse pour témoigner en faveur de

[15] Émile Zola, *La Bête Humaine* in *Les Rougon-Macquart, Tome IV*, Bibliothèque de la Pléiade, Armand Lanoux et Henri Mitterand (Éd.), Paris, Gallimard, 1966, p. 1092.
[16] Ibid. p. 1100.

REVUE ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO Vol 2N° 5 – Octobre 2025

l'innocent Cabuche. Ils ne peuvent pas non plus accabler les vrais coupables et éclairer la lanterne du procureur Denizet et le narrateur en profite pour faire grimper la tension dramatique dans le roman. Le lecteur s'indigne devant cette justice aveugle qui laisse filer les coupables et accable les innocents. Zola semble dire que les personnages marginaux continuent d'être traités comme les pauvres dans la fable de la Fontaine, *Les animaux malades de la peste*. Pour le romancier, malgré la révolution technologique et industrielle, la justice des hommes rend toujours blanc ou noir un individu selon qu'il est riche et puissant, ou pauvre et misérable.

En gros, non seulement Cabuche a la tête du suspect parfait, sur le plan de l'altérité, mais en plus, il tient des propos susceptibles de l'enfoncer. C'est, en peu de mots, un simple d'esprit qui ignore que, dans un cas comme celui-ci, tout ce qui sort de la bouche du dépositaire peut être retenu contre lui. C'est pour cela qu'il apparaît comme le bouc-émissaire parfait.

3.3. Le bouc-émissaire parfait

Le narrateur se focalise sur la paresse de l'enquêteur, le procureur Denizet, qui ne cherche pas plus loin que les apparences. Pour lui, Cabuche est laid et il a tête de l'emploi ; ses propos sont auto-incriminants, donc il est le coupable tout désigné du meurtre du président Grandmorin. Pour Denizet, qui d'autre qu'une brute pourrait-il s'en prendre à un homme si puissant ? Seul un marginal, dans son entendement, pouvait poignarder à mort un homme aussi vénéré que la victime. À sa décharge, le tempérament nerveux du suspect le confortait dans cette opinion :

> Cette fois, Cabuche commença à jurer. À la fin, on l'embêtait, avec ces histoires. Puisque ce n'était pas lui, il voulait partir. Et, sous le flot de sang qui lui montait au crâne, il tapa des poings, il devint si

REVUE ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO Vol 2N° 5 – Octobre 2025

terrible, que les gendarmes, rappelés, l'emmenèrent. Mais, en face de cette violence, de ce saut de la bête attaquée qui se jette en avant, M. Denizet triomphait. Maintenant, sa conviction était faite, et il le laissa voir. "Avez-vous remarqué ses yeux ? Moi, c'est aux yeux que je les reconnais… Ah ! son compte est bon, il est à nous !" Les Roubaud, immobiles, se regardèrent. Alors, quoi ? c'était fini, ils étaient sauvés, puisque la justice tenait le coupable. Ils restèrent un peu étourdis, la conscience douloureuse, du rôle que les faits venaient de les forcer à jouer[17].

À tout considérer, les marginaux sont victimes d'injustice et d'invective car ils ont ceci contre eux : ils ne vivent pas dans la société ; ils en sont à la marge ; ils sont à côté de la société, comme des étrangers ; ils sont étranges dans leur comportement ; ils ne respectent ni les lois ni les règles de la société. Aux yeux des individus sociables, les marginaux sont des iconoclastes qui sont capables de tout excès, bien que la perception issue de l'altérité ne constitue guère une preuve de culpabilité.

Avec eux, le mot étranger prend tout son sens étymologique : personne étrange, qui vient d'un horizon inconnu ; quelqu'un dont on ignore le passé et dont on ne sait rien des origines ni des parents ; celui dont on ignore les intentions réelles qui l'ont amené à échouer sur nos rivages. L'étranger est, par conséquent, celui qui n'inspire pas confiance ; celui dont on se méfie par conservatisme prudent. C'est justement cette suspicion, légitime ou illégitime, qui fonde le sentiment que le personnage marginal passe pour le parfait

[17] Émile Zola, *La Bête Humaine* in *Œuvres Complètes* de Zola, Delphi Classics, Version 2, Amazon Kindle Edition, op. cit. localisation 158110.

REVUE **ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO** *Vol 2N° 5 – Octobre 2025*

bouc-émissaire, celui qu'on accuse de tous les maux et crimes qui surviennent dans une communauté après qu'il s'y est établi.

Ce sentiment des sédentaires se prolonge et s'aggrave ainsi pour mener à la xénophobie, laquelle rend quasi impossible une vraie intégration sociale du personnage marginal. Cela pose la problématique de la focalisation.

Nous avons déjà postulé que Cabuche est un pervers sexuel, un inverti absolu selon la classification opérée par Freud. C'est aussi un immature sexuel qui se contente du plaisir olfactif qu'il tire des anciens mouchoirs de Sévérine. Cependant, le narrateur zolien est très précautionneux quand il évoque les aberrations sexuelles dans *Les Rougon-Macquart*, malgré les accusations de scatologie et d'obscénité dont on a accablé l'auteur pendant toute sa carrière de romancier. Par souci de bienséance, le narrateur zolien opère sous le régime de la *focalisation externe* - et jamais sous celui de la *focalisation zéro* -, pour reprendre la terminologie de Genette, c'est-à-dire lorsque le narrateur en sait autant que n'importe lequel des personnages[18]. C'est dans les dialogues des personnages que nous apprenons, en tant que lecteur, ce qui se passe avec Cabuche et les mouchoirs de Sévérine. Le narrateur n'apparaît pas à ce moment-là comme un sachant, omniscient, qui entrerait dans la « *grotte* » à Cabuche pour voir ce qu'il y trame. C'est plutôt Sévérine Roubaud, celle qu'il aime en secret, qui dévoile devant les enquêteurs ce qu'elle subit en termes de harcèlement sexuel de la part de ce marginal.

Toutefois, exceptionnellement, la focalisation peut devenir *interne* lorsque le narrateur en sait plus que n'importe lequel de ses personnages en pénétrant dans la conscience et dans la pensée de Cabuche, ainsi que dans son inconscient, pour narrer tout ce qui s'y passe, au moyen de nombreuses digressions en forme de discours indirect libre :

[18] Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, 1973, p. 74.

REVUE **ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO** *Vol 2N° 5 – Octobre 2025*

Le cas Cabuche est d'autant plus impressionnant qu'il craint de salir Séverine en couchant avec elle, la trouvant trop parfaite pour un homme tel que lui. Le fétichisme et le voyeurisme restent donc des déviations non violentes par rapport au but sexuel. C'est ce qui explique sans doute l'indulgence, voire la pitié de Zola envers les sujets qui en souffrent. Le fétichisme et le voyeurisme ont leurs symétriques violentes : le sadisme et le masochisme qui sont des arrêts aux relations intermédiaires[19].

Le fétichisme de Cabuche s'oppose ainsi au sadisme de son rival, Jacques Lantier, l'amant de Sévérine. C'est Lantier, en effet, amant calme en apparence, qui tue son amoureuse d'un coup de poignard planté dans sa gorge. Dès lors, on voit bien que les personnages marginaux ne sont pas les monstres qu'ils paraissent et que ce ne sont pas eux qui constituent un danger réel pour la société. Les personnages dits civilisés, ceux qui ont épousé le modernisme et la révolution industrielle, comme Lantier et Pécqueux, sont les vrais dangers publics, les criminels que personne ne soupçonne de cruauté.

Pour ce qui est de l'accusation grave qui accable Cabuche, le narrateur choisit la focalisation zéro : il en sait alors plus que n'importe lequel de ses personnages, à l'exception des vrais coupables, Roubaud et Sévérine. Il connaît les mobiles du crime, les ravages que la jalousie a opérés dans la tête et dans le cœur du mari cocu. Il sait comment le mari cocu a tendu un guet-apens au président Grandmorin, pour l'assassiner de sang-froid, sous les yeux complices de Sévérine. Mais il se garde soigneusement de dévoiler le secret et laisse la justice se pervertir, puisqu'il est un narrateur hétérodiégétique. Il assiste, impuissant, à l'arrestation d'un innocent, d'un marginal,

[19] Famahan Samaké, *Le naturalisme zolien dans Les Rougon-Macquart : une fatalité de la sexualité,* London, Éditions Universitaires Européennes, 2025, p. 52.

uniquement sur la base de ce qu'il remplit le portrait-robot du criminel tel qu'on le représentait dans les journaux de l'époque.

Cet usage de la focalisation permet certainement au narrateur de rester professionnel et sans émotion devant le déroulement de l'enquête. Il reste impassible, comme le savant que l'auteur Zola voulait émuler dans *Les Rougon-Macquart*, c'est-à-dire le romancier expérimental, qui fait vivre ses personnages dans un milieu donné, à une époque donnée, et qui leur fait vivre des expériences données, pour voir comment ils se comporteraient dans telle ou telle situation, pour en tirer des conclusions scientifiques, qui ne seraient guère entachées par ses propres émotions ni préjugés.

Certes, ce que le narrateur zolien gagne ici en scientificité, il le perd sans doute en justice et en vérité, deux notions qui lui sont si chères. Il est clair en effet que son impartialité naturaliste et scientifique le conduit tout droit à laisser faire, ou à cautionner une grande perversion du cours de la justice. En effet, il garde soigneusement le secret des Roubaud et leur permet d'échapper à la justice tandis qu'il laisse un marginal porter le poids d'un crime crapuleux dont il est parfaitement innocent. Le lecteur, qui a également assisté à la perpétration du crime de sang, reste perplexe devant cette injustice puisque son rapport dialogique avec le récit ne lui permet pas d'y entrer pour se constituer en témoin oculaire, à charge ou à décharge.

Le problème que pose la marginalisation, à notre sens, c'est le lourd tribut qu'elle fait payer à la société en termes de tension sociale, de discrimination flagrante, même dans le domaine sacré de la justice. La marginalisation de certains individus ou catégories sociales conduit à des abus désastreux, à des conflits sociaux graves, à la xénophobie, à la violence gratuite et injustifiée. Sur le plan psychologique, le marginal cultive un complexe d'infériorité qui se rattache viscéralement à lui d'une manière telle qu'il se perçoit le rebut de la société,

REVUE **ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO** *Vol 2N° 5 – Octobre 2025*

comme un déchet humain, qui n'est pas à place. Sa perception de soi rejoint alors celle de l'altérité. Comme il a été accoutumé à entendre dire qu'il est laid, étrange, effrayant, et même violent, il finit par accepter ces traits sémiques comme étant ceux qui le définissent ou le caractérisent. En conséquence, il s'éloigne davantage de la société, pour se garder et garder les autres sains et saufs, loin de sa vue et de son logis.

Que peut-on donc retenir de ce traitement du personnage marginal dans le roman naturaliste ?

Conclusion

Le personnage marginal, on l'a vu, est un personnage atypique, qui se caractérise par ses différentiations onomastique, physique, physiologique et territoriale. Son choix de vivre en marge de la société, au lieu de vivre en dedans, est porteur de bien de risques : on le suspecte, à tort, de perpétrer des crimes crapuleux, d'être dangereux pour la société et l'on jette sur lui un regard condescendant et accusateur. Mais le personnage marginal est coupable d'une seule chose : vivre en ermite, loin des autres, dans un espace qui n'épouse guère l'ère de la contemporanéité. Il semble vivre dans un passé lointain où l'homme manquait de civilisation. Là réside le mal : le personnage marginal a le défaut de ne pas vivre dans son époque ; il ne s'accommode pas du progrès technologique et industriel parce qu'il vit à rebours tant son ancrage semble ancien et lointain. Il y a comme un fossé qui se creuse entre lui et la société qui l'entoure. En effet, le marginal est, par dérivation, une brute, un ogre, qui vit dans la grotte, et qui est capable de violence, aux yeux des personnages civilisés. La perception des autres lui est défavorable en raison de son étrangeté. Ce caractère étranger du personnage marginal conduit les autres à lui coller tous les travers de la société, surtout les crimes comme la violence physique et le vol. De même, encore de nos jours, dans un élan de xénophobie, les étrangers partagent

REVUE ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO Vol 2N° 5 – Octobre 2025

la destinée du personnage marginal en ce qu'ils sont accusés d'être responsables des maux des sociétés où ils ont émigré: le chômage, la crise du logement, la crise des secteurs de la santé et de l'éducation, la criminalité galopante, etc. lui sont attribués dans les discours populistes d'extrême droite. L'altérité est, en dernier ressort, le problème majeur ; le regard impitoyable que l'autre porte sur l'individu perçu comme marginal ou étranger. Les romanciers naturalistes, dont Zola, avaient certainement compris, bien avant Sartre et l'existentialisme, que l'enfer, c'est vraiment les autres. Aussi, l'égo de Cabuche est-il envoyé aux enfers par l'alter, le procureur Denizet, sans le moindre début de preuve.

Bibliographie

I. Corpus:

ZOLA Émile, 1966. *La Bête Humaine* in *Les Rougon-Macquart, Tome IV*, pp. 995-1336, Bibliothèque de
la Pléiade, Armand Lanoux et Henri Mitterand (Éd.), Gallimard, Paris
ZOLA Émile, 2011. *La Bête Humaine* in *Œuvres Complètes* de Zola, localisation:155646-170116, Delphi Classics, Version 2, Amazon Kindle Edition

II. Articles et œuvres critiques

BARTHES Roland, 1982. « Introduction à l'Analyse Structurale des Récits » in *Communications, 8,* pp.1-27, Seuil, Paris
BERTRAND-JENNINGS Chantal (1977) : *L'Éros et la Femme chez Zola : de la chute au paradis retrouvé,* Klincksieck, Paris

REVUE **ARCHIVES INTERNATIONALES _ CCA CONGO** *Vol 2N° 5 – Octobre 2025*

FREUD Sigmund, 1923. *Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité,* Gallimard, Paris
GENETTE Gérard, 1973. *Figures III*, Seuil, Paris
HAMON Philippe, 1973. « Un discours contraint » in *Poétique 16*, pp. 411-445, Seuil, Paris
HAMON Philippe, 1998. *Le personnel du roman: le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, Droz, Genève
SAMAKÉ Famahan, 2025. *Le naturalisme zolien dans Les Rougon-Macquart : une fatalité de la sexualité*, Éditions Universitaires Européennes, London
SEASSAU Claude, 1989. *Émile Zola, Le Réalisme Symbolique*, José Corti, Paris
VALÉRY Paul, 1941. *Tel Quel,* Gallimard, Paris
WOOLLEN Geoff (éd.),1993. « Des brutes humaines dans La Bête Humaine », in *Zola, La Bête Humaine : Texte et Explication,* pp. 150-168, University of Glasgow French & German Publications, Glasgow